

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***La littérature intime du Québec* par Françoise Van Roey-Roux**  
***La Littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 2.**

Réal Ouellet

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, R. (1983). *La littérature intime du Québec* par Françoise Van Roey-Roux / *La Littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 2. *Lettres québécoises*, (32), 48–49.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La littérature intime du Québec

par Françoise Van Roey-Roux

*...on écrit pour sauver l'écriture, pour sauver son petit moi (les revanches qu'on prend sur les autres, les méchancetés qu'on distille) ou pour sauver son grand moi en lui donnant de l'air, et alors l'on écrit pour ne pas se perdre dans la pauvreté des jours ou, comme Virginia Woolf, comme Delacroix, pour ne pas se perdre dans l'épreuve qu'est l'art, qu'est l'exigence sans limite de l'art.*

(Maurice Blanchot<sup>1</sup>)



Françoise Van Roey-Roux

Quoi qu'on ait affirmé, de l'importance du moi au XIX<sup>e</sup> siècle, notre époque est vraiment celle de la prise de parole à la première personne. Plus les communications de masse se constituent en monopole, s'éloignent de la «masse», plus elles semblent s'en rapprocher par l'utilisation systématique de l'entrevue et de l'interview: reportages, lignes ouvertes, publicité, «courriers du cœur» (ou de sexe) radiotélévisés... Paroles éphémères s'annulant l'une l'autre, paroles trafiquées par la mise en boîte du montage, paroles sans efficacité, destinées le plus souvent à servir d'amorce ou de faire-valoir au discours unificateur de l'autorité constituée: *le spécialiste* ou *le politique*. Le témoignage individuel ne devient alors qu'un autre avatar de la voix exotique du «sauvage» que des voyageurs rapportaient au retour comme caution de leur dire.

La littérature intime dont traite Françoise Van Roey-Roux<sup>2</sup> n'appartient pas, malgré les apparences, à ces discours suscités par une instance en autorité de science ou de décision: elle sourd du besoin de se dire, pour soi devant le miroir de la page noircie de signes, ou pour autrui dans une démarche publique apologetique ou justificatrice. De 1760 à 1979, quatre cents oeuvres de deux cents cinquante auteurs sont répertoriées sous cinq

grandes rubriques: le journal intime, les mémoires, l'autobiographie, les souvenirs et la correspondance. La date initiale est justifiée par le caractère fondateur des écrits autobiographiques de Jean-Jacques Rousseau et par le fait que le Régime français ne fournit «rien d'intime, sauf des correspondances déjà bien étudiées» (p. 18). Devant l'impossibilité matérielle de rendre compte des milliers de pages manuscrites dormant dans les archives publiques ou les tiroirs privés, l'auteure a restreint son enquête aux écrits déjà publiés en livres et dans une dizaine de périodiques. Chaque section de l'ouvrage s'ouvre sur une brève réflexion théorique suivie de la présentation sommaire de chacune des oeuvres retenues et d'un jugement global qui dégage les principaux traits de l'ensemble. Aucune conclusion ne termine l'ouvrage qui se clôt sur une bibliographie importante et un index des noms d'auteurs. *La Littérature intime du Québec* se présente donc comme un panorama plutôt que comme une synthèse interprétative, historique ou théorique. On ne manquera pas, j'imagine, d'en faire grief à l'auteure, mais ce serait peine perdue, car tel n'était pas l'objectif et telle n'est pas l'utilité du livre. Je vois celui-ci comme un outil de travail essentiel, une sorte de bibliographie commentée qui décrit rapidement les oeuvres retenues et les situe les unes par

rapport aux autres. Donc, un premier balayage qui invite à une exploration systématique du territoire observé à vol d'oiseau.

Déjà se dégagent quelques perspectives. De tous les types d'écrits intimes, les mémoires et les souvenirs sont les plus nombreux: politiciens à la retraite, militaires et civils touchés par la guerre (rébellion de 1837, première et deuxième guerre mondiale), professionnels (missionnaires, artistes, financiers) y font leur plaidoyer apologétique ou justifient leur action. Les écrivains préfèrent l'autobiographie, laquelle, comme partout en Occident, connaît une expansion considérable depuis 1960. Mieux que tout autre écrit intime, l'autobiographie permet de raconter et d'expliquer en même temps sa vie; elle emprunte la forme simple du récit rétrospectif, mais elle peut jouer habilement sur les oppositions et parallélismes diachroniques de l'analyse et du récit. Contrairement aux mémoires et aux souvenirs qui avaient tendance à représenter les premières années comme une préparation à la réussite future ou une forme quelconque d'âge d'or («le bon vieux temps»), les autobiographies nous présentent souvent l'enfance comme malheureuse, humiliée, lourde de frustrations. La misère est le lot de la majorité; les mères sont mortes ou mal aimantes, et les pères brutaux, alcooliques ou absents. Les victimes, qu'elles se sentent coupables ou innocentes, dénoncent, certes, un climat social, voire un système, mais — chez les femmes surtout — trouvent peu souvent à se réaliser dans une profession ou une démarche créatrice. L'autobiographie est aussi largement pratiquée par des vedettes de l'actualité: avant 1979, Georges Lemay accusé d'avoir tué sa femme ou la chanteuse Ginette Ravel qui raconte son alcoolisme; plus près de nous, Marie-Andrée Leclerc ou Claude Charron qui n'ont pas besoin d'être présentés. Assez curieusement, les correspondances, habituellement si riches ailleurs, semblent plutôt pauvres chez nous. Avons-nous moins utilisé la forme épistolaire? Avons-nous davantage caché ou détruit les lettres reçues? Je ne saurais dire, mais la publication récente des lettres de Sartre à Simone de Beauvoir (quelque 800 pages!) me laisse songeur.

Du corpus répertorié par Fr. Van Rouey-Roux se dégagent quelques oeuvres fortes: de rares mémoires (G.-E.



Lapalme) et correspondances (Crémazie), mais surtout des journaux: journal intime de Saint-Denys Garneau ou de F.-A. Savard, journal d'exil de Lepaillier ou de Ducharme, journal de prison de Louis Riel ou de Marcel Lavallé. Est-ce à dire, comme l'écrivait Suzanne Lamy dans *Spirale* de septembre dernier, que l'enquête de Fr. Van Rouey-Roux ne nous apporte qu'une ennuyeuse compilation d'oeuvres qui n'ont rien de littéraire? Poser le problème ainsi, c'est revenir à la conception selon laquelle la littérature est un *je ne sais quoi* dont ne peuvent parler que les gens de goût et les inspirés, comme si l'étiquette «littéraire» n'était pas un label distribué par les diffuseurs — éditeurs, critiques, professeurs, publicistes, etc. —, peu importe la nature du produit et l'étendue de sa diffusion<sup>3</sup>. Si les textes ne se prêtent pas tous également à divers questionnements (narratologique, psychocritique, rhétorique...), leur ensemble permet de mieux évaluer les oeuvres individuelles. Aussi longtemps qu'on se livre à des études strictement immanentes, sur des textes ponctuels, la position de S. Lamy se tient, mais peut-on longtemps s'y tenir? Comment par exemple arriver à une thématique du premier souvenir dans les écrits intimes du XIX<sup>e</sup> siècle ou de l'utilisation du langage paysan dans les autobiographies de l'entre-deux guerres? Comment mesurer, par rapport à la production courante, des oeuvres comme celles de Claire Martin ou de Paule Saint-Onge, comment entendre la parole des oubliés de l'histoire ou des manuels scolaires, sans

parler, bien sûr, de sociocritique d'état de la langue vers 1867 ou de la pratique de l'écriture par divers corps sociaux. Je peux avoir marre de toutes les Donalds, Sagouine et torcheuses accroupies devant leur seau d'eau sale, n'empêche que je ne puis guère évaluer l'impact, la nature exacte du topo si je n'ai pas lu toutes les oeuvres qui l'utilisent. Philippe Lejeune, qui a renouvelé la réflexion sur l'autobiographie, s'écarte maintenant des chefs-d'oeuvre du genre et même des formes apparentées comme l'entrevue ou le récit de vie (cf. *Je est un autre*) pour étudier, analyser, dans la série française Ln27, un ensemble d'autobiographies originant de divers lieux sociaux<sup>4</sup>.

\*  
\* \*

On le voit, l'intérêt majeur du livre de Fr. Van Rouey-Roux est de nous fournir un bon outil de travail pour interroger un corpus négligé, et dont l'édition, partielle, est insatisfaisante. Ces textes n'iront pas tous sous notre oreiller comme livre de chevet, mais tous ont quelque chose à nous dire: les souvenirs du major Sévigny, comme ceux de la chanteuse Ginette Ravel ou de l'écrivain Hubert Aquin. □

1. *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, «Idées», 1971, p. 275.
2. *La Littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 2.
3. À qui ferait-on croire aujourd'hui que des fragments épars d'apologétique religieuse sont de la littérature? Et pourtant personne ne proteste contre l'inclusion des *Pensées* de Pascal dans toutes les histoires et programmes de littératures.
4. Philippe Lejeune, «Autobiographie et histoire sociale au XIX<sup>e</sup> siècle», *Revue de l'Institut de sociologie*, Université Libre de Bruxelles, 1982, 1/2, p. 209-234. Les études déjà classiques de Lejeune sont: *le Pacte autobiographique* et *Je est un autre*, publiées aux éditions du Seuil en 1975 et en 1980.